

Ils m'ont montré la salle de la mairie.

Le parquet noir y dessinait des losanges qu'on aurait pu prendre d'abord pour des plaques de granit, les murs peints à la chaux y étaient recouverts de fresques qui racontaient l'histoire de la cité : l'arrivée de bandes sauvages qui brûlent les villages, les populations rassemblées en conseil, les bateaux chargés de pieux de bois qu'on plante dans la vase, les poutres qui forment comme un plateau à la surface de l'eau, les premières palissades et les premiers combats, la construction de la Maison Centrale, puis le dessin des rues, des maisons. Ils avaient érigé leur cité au centre de l'eau, au centre de tout, et tous les chemins y convergeaient. On y accédait dorénavant par une route bitumée car, malgré l'opposition des habitants, il avait été un temps, il avait été une autorité sans discussion qui l'avait imposée. La loi et les armes faisaient alors fi de tout, et la couleur sombre des chemises, les braillements des petits chefs avaient fait le reste. Ils pensaient bien la démolir cette voie d'accès, rendre à la cité sa circulation, sa souplesse liquide, son mouvement des marées, ils y pensaient bien. Mais ils avaient fini par en prendre leur parti, en prendre acte, comme de ces maladies qui vous accompagnent toute une existence, qui vous handicapent mais ne vous empêchent pas de marcher. Surtout ils avaient toujours la mer pour eux, la mer et ses inondations, ses mètres d'eau envahissant les rues et qui en rebutait plus d'un. Il fallait être né avec des bottes disaient-ils.

Souvent les voyageurs de passage fuyaient, ou parfois un, qui était plus orgueilleux que les autres, se laissait noyer dans un ultime et inepte défi. On récupérait son corps et on l'incinérât. Posée sur l'eau, la ville n'avait pas de cimetière, les morts étaient brûlés et lancés ensuite du haut de la Maison Centrale ce qui déclenchait parfois de bonnes parties de rigolade quand le macchabée, emporté par le vent, semblait ne pas vouloir partir et revenait à la face des vivants. Ils faisaient alors un grand chahut,

une sorte de bronca amusée, battant l'air de leurs bras, agitant des toiles de coton pour conjurer le vent, ils s'époussetaient, se secouaient. *Laisse la place et bon voyage !* criaient-ils.

Ils étaient reconnaissants aux morts de partir. La taille de la cité n'était pas illimitée. Ils avaient bien essayé de hausser les maisons, d'ajouter des étages. Mais curieusement, de leur place isolée, ils avaient compris qu'ils ne pouvaient réduire le monde aux petites frontières de leur ville, qu'il ne servait à rien de s'y enfermer. Ils n'avaient pas réduit pour autant le nombre des naissances, bien au contraire. La cité fonctionnait sur un système de roulement de générations ; les plus jeunes devaient pendant quelque temps partir et voyager.

Orash, était un ville à travers le monde. Posée sur l'eau, son radeau immobile naviguait en des contrées éloignées, et ses voyageurs revenaient chargés de connaissances et d'art.

La cité se grandissait de ces apports extérieurs. C'est pourquoi ils m'avaient accueilli, moi le voyageur et son chien, le chien aux mille pattes et son maître. Ils savaient que j'étais resté-là, tout le temps où l'eau gorgeait les rues, ils m'avaient vu parcourant les rues inondées, caressant les murailles et porches des temples, et m'en étaient reconnaissant. Ils m'avaient donc accueilli, moi le quincaillier, moi Auguste Flastair.

Je dormais pourtant dans le break. Recroquevillés sur les fauteuils de devant, nous étions, moi et le chien, comme ces va-nu-pieds qui préfèrent dormir sur un tapis, un parquet, un carrelage que de sentir sous le poids de leur dos la surprenante mollesse d'un matelas.

Ils me cherchaient alors le matin, et quand je me réveillais je trouvais autour de moi, scrutant au travers de la buée accumulée sur l'intérieur des vitres de la voitures, les regards amusés d'enfants, d'adultes. Ils venaient assister à mon réveil comme on l'aurait fait de celui d'un roi. Nous nous étirions le chien et moi, et quand j'ouvrais la portière, les gens assemblés s'écartaient dans une respiration de contentement.

Cependant, je sentais que le rythme de la ville s'insinuait dans mon corps. Je restais de longs moments debout devant la place principale de la cité : elle résonnait de la rumeur des conversations, du roulement des chariots, du brouhaha incessant de l'activité urbaine qui rampait jusqu'à moi. Assis

sur un banc, tel un oiseau éberlué, j'observais les visages qui parfois se dressaient vers le ciel, les balancements de robes ou de manteaux dans le vent léger de la mer proche, les groupes de causeurs se formant puis se dispersant, je voyais les bras qui se touchaient, les mains qui s'enlaçaient, parfois aussi un baiser donné au milieu de la foule, un baiser qui s'éloigne, se retourne et disparaît, ou bien encore la pause tranquille d'une terrasse de café, le rayon d'un soleil posé sur un coin sombre de mur ou la précipitation d'un dos recourbé sous la pluie. Orash offrait un spectacle dont l'élégance et le rythme rendait contemplatif. La cité était de ces lieux où l'on a la sensation d'être en compagnie familière. Pourtant, bien que bienveillante, Orash n'était pas ma maison.

MONSIEUR renâclait comme un cheval enfermé.

J'ai cru un instant pouvoir le retenir. Il a pris le dessus.